

tion du travail chez les modérateurs de contenu que l'auteurice a rencontré aux Philippines. Ce pays est devenu un des principaux hubs mondiaux des télécommunications (concurrent des géants comme l'Inde), où de plus en plus d'entreprises délocalisent le travail de service client et de modération de contenu. La concurrence entre pays à bas coût qui luttent entre eux pour des contrats avec les géants du numérique a des effets concrets sur l'organisation du travail de modérateur. Roberts rapporte notamment que, pour les travailleurs philippins, les indicateurs de performance correspondent au nombre de notifications ou signalements traités par jour. Au fur et à mesure que le flux de données augmente et que la concurrence se fait de plus en plus âpre entre différents pays à bas coût, les modérateurs doivent traiter davantage de notifications par heure. À cela s'ajoute le travail en horaire décalé, où l'activité de modération en temps réel a lieu à des fuseaux horaires différents, affecte le rythme de vie des travailleurs philippins.

Autrefois méconnue, l'activité de modération commerciale de contenu est de plus en plus visible grâce au travail de journalistes, de syndicalistes et d'universitaires. Plusieurs travailleurs ont décidé de poursuivre leurs employeurs ou les donneurs d'ordres pour leur avoir provoqué du stress post-traumatique. Ces différents éléments ont contribué à améliorer les conditions de travail des modérateurs, sans que le modèle économique des entreprises numériques soit remis en cause. Comme le rappelle Roberts, le contenu produit par les utilisateurs est une denrée trop précieuse pour limiter son flux.

Malheureusement, Roberts accorde très peu de place à ces résistances et aux mobilisations des modérateurs. Cependant, ces nouveaux « prolétaires du numérique » ne sont pas silencieux. Des actions collectives ne sont plus rares dans les call centers, tandis que initiatives ont également lieu dans le secteur du micro-travail. Une de ces initiatives est la campagne internationale Fair Crowd Work⁶, impulsée par IG Metall (Allemagne), Unionen (Suède) Arbeiterkammer et OGB (Autriche). De la même manière l'auteurice n'abonde pas sur son dispositif d'enquête, outre le fait que celle-ci a duré huit ans. L'ouvrage se présente davantage comme un récit, où Roberts s'at-

tarde longuement sur quelques individus, sans que l'on sache combien de modérateurs elle a rencontré dans ses différents terrains.

Juan Sebastià Carbonell
Chercheur post-doctorant au GERPISA

Mike Healy, *Marx and Digital Machines: Alienation, Technology, Capitalism*. Londres, University of Westminster Press, 2020, 172 p.

Le livre de Mike Healy n'a curieusement pas comme propos principal ni la théorie marxiste, ni les mutations contemporaines des machines algorithmiques. L'ouvrage, qui provient de la thèse de doctorat de l'auteur, soutenue en 2014, porte en fait essentiellement sur une tentative d'opérationnaliser le concept d'aliénation à partir de trois terrains de recherche : tout d'abord l'organisation de groupes de discussion avec des programmeurs informatiques, ensuite la réalisation d'entretiens avec des universitaires spécialisés en technologies de l'information et de la communication (TIC) et pour finir la mise en place de séances d'introduction aux TIC dans un organisme pour personnes âgées.

D'entrée de jeu, la volonté de l'auteur de vouloir repenser le concept d'aliénation à l'égard des TIC modernes nous apparaît pertinente pour deux raisons : premièrement, le concept d'aliénation a largement disparu des sciences sociales depuis les années 1980 (Yuill, 2011), et ce pour plusieurs raisons dont la grande difficulté à travailler avec la charge normative qu'implique ce concept. Deuxièmement, les auteurs qui ont réinvesti le concept dans les dernières années se sont souvent limités à une argumentation théorique (Fischbach 2009, Jaeggi, 2014; Comminel, 2019), sans véritablement tenter une opérationnalisation sur le terrain. Leahy répond donc à une lacune majeure, bien que celui-ci déclare d'emblée ne pas vouloir dialoguer avec les théories post-marxistes dans son analyse, ce qui constituera, comme je le démontrerai, une

limite importante de ses remarques conclusives.

Dans le deuxième chapitre, l'auteur revient sur la séparation historique effectuée entre la sociologie et la psychologie dans les années 1950-1960 au sujet de l'opérationnalisation du concept d'aliénation. Si la sociologie a défini l'aliénation comme « l'impossibilité ou de la grande difficulté pour quelqu'un d'avoir accès à certains champs d'expérience humaine, en raison de sa position dans une structure sociale » (Thibault, 1980), la psychologie, sous l'impulsion des études de Seeman, a plutôt indiqué que l'aliénation provenait des sentiments personnels des individus. Seeman a en effet tenté de créer plusieurs variables positives pour opérationnaliser l'aliénation, par exemple l'isolement, l'impuissance ou l'éloignement de soi (self-estrangement). Pour Mike Healy, l'œuvre de Seeman relève avant tout d'une dépolitisation de l'aliénation : les aliénés sont considérés comme des personnes atomisées ayant des « comportements déviants » que les gestionnaires devraient réaligner par rapport aux valeurs de l'entreprise, et non comme des travailleurs et des travailleuses expérimentant un sentiment collectif sous les conditions du capitalisme.

Cela conduit à un déplacement où l'aliénation n'est plus comprise en tant que cause de la souffrance au travail – comme c'est le cas dans la théorie critique – mais plutôt la souffrance ou le comportement déviant des travailleurs et des travailleuses qui sont à l'origine de l'aliénation. Dès que ce déplacement est effectué, on peut remplacer l'aliénation par d'autres notions moins chargées politiquement comme la non-satisfaction, le stress ou le pessimisme, ce qui sera largement fait par les psychologues au 20^e siècle (p. 10). Comme le dit l'auteur « les études de l'aliénation mobilisation Seeman sont non-polémiques, non-politiques et dissociés de toute idéologie » (p. 8). Contrairement à cette approche, pour Mike Healy, qui se revendique de la tradition marxiste, l'aliénation représente avant tout une *verfremdung*, une étrangeté voir une perte du monde constitutive du capitalisme, et ce, suivant le Marx des Manuscrits de 1844, d'abord face au produit du travail et puis dans l'acte de production. La question de recherche de l'auteur porte par consé-

quent sur la manière dont le concept d'aliénation, telle que théorisée dans la tradition marxiste, peut être utile pour expliquer l'expérience des gens face aux TIC (dans le travail et la vie quotidienne).

Après avoir spécifié dans le troisième chapitre son approche épistémologique (identifié au *critical realism*) et méthodologique (le recherche participative), l'auteur présente son premier terrain qui est celui de la constitution de groupes de discussion avec des programmeurs travaillant pour diverses entreprises technologiques en Angleterre. Un schéma très instructif de la démarche méthodologique se trouve d'ailleurs aux pages 106 à 110 de la thèse de l'auteur, un schéma qui ne se retrouve malheureusement pas dans le livre. L'auteur y détaille de manière très précise le choix des participants, les critères de sélection, les négociations pour approcher le terrain (surtout en contactant des organisations syndicales dans le cas des programmeurs), la collecte de données et les méthodes d'analyse itérative.

Le quatrième chapitre présente les résultats de groupes de discussion organisés avec des programmeurs informatiques (l'auteur les nomme des « ICT professionnels », entre six et douze participent à chaque groupe de discussion) travaillant en Angleterre. Dans ces entrevues, l'auteur analyse que ces travailleurs et ces travailleuses sont aliénés de manière relativement « classique » (par rapport à la théorie marxiste) : ceux-ci n'ont pas de contrôle sur les projets qu'ils développent, ni sur l'échéancier, ni sur la façon dont ces projets seront utilisés, ils sont soumis à une division du travail de plus en plus intense qui rend toute collaboration et socialisation bien difficile entre les équipes, les compétences sont standardisées et accaparées par les multiples niveaux de gestionnaires, le marché du travail est divisé entre des travailleurs et des travailleuses moins qualifiés et des vedettes du métier produisant sur commande. Sur ce dernier point, les programmeurs pointent surtout du doigt le système du « bench » (p. 51-52) qui représente les salariés qui sont en quelque sorte en attente d'une assignation, et qui donc se retrouvent à patienter sans travail sur une équipe de réserve. Pour éviter d'apparaître sur cette liste, qui est considérée comme une humiliation, beaucoup de

programmeurs acceptent de réaliser des tâches qu'ils préféreraient esquiver. Surtout, quand on leur demande ce qu'ils feraient s'ils avaient suffisamment d'argent pour subvenir à leurs besoins à long terme, tous les programmeurs indiquent qu'ils démissionneraient et travailleraient sur des projets plus inspirants.

Puis, dans le chapitre suivant, Healy effectue des entrevues semi-dirigées avec quinze universitaires écrivant sur l'impact social ou éthique des technologies numériques. Le chercheur trouve ici des travailleurs et des travailleuses beaucoup plus satisfaits de leurs conditions de travail : les universitaires semblent aimer leur métier et surtout l'aspect créatif de celui-ci, même si ceux-ci se sentent coincés par le manque de temps et de ressources. C'est ce que certains sociologues nomment l'autonomie relative propre aux métiers créatifs ou intellectuels (Hesmondhalgh et Baker, 2011). Cependant les universitaires décrivent également des phénomènes d'autocensure (et donc d'autoaliénation) : les chercheurs adaptent leur demande de subvention ou leur manière d'écrire parce qu'ils internalisent les attentes de leurs évaluateurs ou de leur discipline. L'auteur y repère aussi une insatisfaction face au manque de contrôle sur la façon dont les recherches sont utilisées – le sentiment d'être constamment « tabletté ».

Le dernier terrain présenté dans le chapitre six et sept, qui concerne les membres d'un organisme pour personnes âgées de cinquante ans et plus, est sans doute le plus exigeant au niveau méthodologique. L'auteur a organisé des ateliers mensuels sur une durée de quinze mois (douze ateliers au total) avec des membres du Southwark Pensioners Action Group – une organisation qui représente les intérêts des personnes âgées du quartier Southwark à Londres. Ces ateliers (des « computer labs ») regroupaient au moins une dizaine de personnes âgées à chaque occasion et portaient surtout sur les besoins mis de l'avant par les participants, par exemple le fait d'apprendre à utiliser une base de données pour un bénévole d'un organisme communautaire. Le rôle du chercheur change également, à partir de l'observation participante en devenant animateur de ces ateliers.

Dans les premiers ateliers, l'auteur repère d'abord

une grande frustration de la part des personnes âgées à l'égard des TIC. Ces technologies sont tout sauf conviviales et produisent de la colère et du découragement. Mais au fil des ateliers et surtout au fil de la construction du collectif d'usage se construit une réappropriation des outils, un *taking control* (p. 121) des technologies qui semblaient au départ si abstraites. Parmi les facteurs ayant facilité cette réappropriation, l'auteur pointe du doigt la collaboration, le temps long, l'accent mis sur les besoins des participants et l'absence de compétition. Curieusement, nous ne sommes plus certains à la fin de la lecture de ce chapitre si l'auteur parle encore du concept d'aliénation. S'agit-il plutôt de la constitution d'un collectif, d'un commun, de tactiques de réappropriation, de résonance ? Sur ce point, l'auteur nous laisse néanmoins sur notre faim.

La conclusion du livre (chapitre huit) qui porte sur les solutions critiques est probablement la partie la plus décevante. L'auteur explique d'abord que pour lui l'aliénation doit être considérée comme une norme sociale propre au capitalisme et non comme une aberration vécu comme c'est le cas des approches psychologisantes. Mais le problème est que l'auteur a justement une grande difficulté à repérer à quoi est associée cette norme. Rappelons que pour Yuill (2011), l'une des raisons principales expliquant le déclin de l'utilisation du concept d'aliénation en sciences sociales est l'incapacité des chercheurs à déterminer ce qu'est son contraire (autonomie, reconnaissance). Or l'auteur, loin d'intégrer les critiques adressées au marxisme orthodoxe (déterminisme technique, productivisme), s'en tient dans sa conclusion à une critique de la propriété privée des technologies numériques. Pour lui :

« Une conclusion inévitable est que la manière ultime d'éradiquer l'aliénation que nous impose les TIC implique de changer le mode de propriété, et de développer et d'appliquer la technologie indépendamment du contrôle du capital et de le soumettre au contrôle communal ou collectif » (p. 134). Or rien n'indique dans l'histoire qu'une technique gérée publiquement serait automatiquement au service des travailleurs et des travailleuses (Ouellet, 2020). Il s'agit plutôt d'une

croissance naïve associée au marxisme orthodoxe. L'auteur n'inclut pas les nombreuses traditions de critique de la technique, ni de critique du travail abstrait (qu'on peut puiser dans la critique de la valeur, l'opéraïsme italien, chez Marcuse, etc.). Qu'en est-il en effet des catégories abstraites comme la valeur, la monnaie, le travail, les marchandises et de leur relation avec les TIC pour un avenir post-capitaliste ? L'auteur n'en dit rien. Il s'agit d'une limite majeure, qui n'enlève rien à l'important et original travail de terrain de l'ouvrage.

Samuel Lamoureux
docteur en communication
Université du Québec à Montréal.

Références bibliographiques

- Cominel, G. C. (2019), *Alienation and Emancipation in the Work of Karl Marx*, New York, Palgrave Macmillan.
- Fischbach, F. (2009), *Sans objet: capitalisme, subjectivité, aliénation*, Paris, Vrin.
- Hesmondhalgh, D., & Baker, S. (2011), *Creative labour: Media work in three cultural industries*, New York, Routledge.
- Jaeggi, R. (2014), *Alienation*, New York, Columbia University Press.
- Ouellet, M. (2020), « Marx et la critique de la technique : réflexions à partir des Grundrisse et du Capital », in *Cahiers Société*, n° 2, pp. 23-43.
- Thibault, A. (1980), *L'aliénation, outil d'analyse et d'intervention*. (Thèse de doctorat). Montréal, Université de Montréal.
- Yuill, C. (2011), « Forgetting and remembering alienation theory », in *History of the Human Sciences*, vol. 24, n° 2, pp. 103-119.

Leonty Soloweitschik, *Un prolétariat méconnu. Étude sur la situation sociale et économique des ouvriers juifs*, Édition établie par Nicolas Drouin et Michel Dreyfus. Préface par Michel Dreyfus, édition Arbre Bleu, Nancy, 207p.

De ce «sinistre mélange de demi-vérités et de superstitions confuses» (Arendt) qui, entre le 19^e et le 20^e siècle, a animé l'imaginaire antisémite européen, deux mythes – plus que d'autres – se sont révélés extraordinairement enracinés et virulents : l'attribution aux Juifs d'un pouvoir anormal dans la sphère financière, d'une part, et le mythe du bolchevisme juif, d'autre part, agent internationaliste de la subversion révolutionnaire et antinationale. Pour les souder dans leur contradiction frappante, le refrain traditionnel d'un cosmopolitisme apatride et conspirateur, signe avant-coureur – chez les citoyens de « race juive » – d'une séparation interne et d'une faible loyauté nationale, jusqu'à l'extrême infâme de la trahison, selon une insinuation qui, dans le succès mondial d'un faux colossal comme les Protocoles des Sauveurs de Sion, et dans l'affaire Dreyfus, recevrait sa preuve la plus sensationnelle et d'époque.

Pour s'orienter dans la genèse de ces préjugés, il est nécessaire de se munir de cartes géographiques et de chronologies historiques, à travers lesquelles la diaspora juive millénaire a forgé, dans les différents pays où elle s'est installée, sa dislocation particulière dans la stratification sociale et de classe. Le fruit de l'interdiction séculaire qui – depuis le Moyen Âge – avait empêché les Juifs de posséder des terres, ainsi que d'exercer un grand nombre de professions, les obligeant à se spécialiser dans d'autres. Parmi ceux-ci, il y a indéniablement le prêt d'argent, dont une élite restreinte mais renommée (les Rothschild, les Bleichorder) est parvenue à obtenir des positions de primauté absolue à la cour des grandes chancelleries d'Europe. Financement des entreprises militaires et des politiques impériales. L'émancipation qui a suivi l'édit des Jacobins de 1792, progressivement imitée dans le reste de l'Europe centrale et occidentale au cours du 19^e siècle, aurait ouvert les portes à l'épanouissement spectaculaire de cet «énorme réservoir de talents» (Hobsbawm), nourri de l'habitude séculaire de la lecture et de l'interprétation, et qui ne demande